

à la Une

¹ Entre le II^e et le IV^e siècle, le christianisme primitif a de plus en plus horreur des sacrifices sanglants. «Chrétiens comme païens sont dégoûtés, et le disent», explique Philippe Borgeaud. C'est alors que s'élabore l'eucharistie: «En s'offrant comme victime à Dieu pour sauver l'humanité définitivement, le Christ se présente comme l'agneau du dernier sacrifice. Après lui, le sacrifice a été aboli.»

² Beaucoup de ces systèmes interdisent les animaux carnivores; alors que manger du chien est autorisé en Chine, il est tabou en Europe comme l'a longtemps été le cheval. Ainsi le Gaulois Vercingétorix, chef d'un peuple cavalier, aurait été vaincu à cause de son refus de manger du cheval lors du siège d'Alésia par les Romains. Affamés, lui et ses hommes ont capitulé.

³ En 2007, le gouvernement britannique a par exemple autorisé la création in vitro de «chimères» dans le cadre de recherches sur les cellules souches: il s'agit de placer des noyaux de cellules humaines au sein d'ovocytes animaux.

••• Dans les fables, les animaux, anthropomorphiques, servent à distiller une morale. «Universelles, les fables se sont largement diffusées dans le temps et l'espace, note Philippe Borgeaud. On les trouve aussi bien dans l'Égypte ancienne, où des images montrent des animaux qui discutent et vont à l'école, qu'au Japon ou en Grèce.» Les fables du corbeau et du renard, du lion et du rat, ou du renard et de la cigogne sont attribuées au Grec Esopé (VII^e siècle-VI^e siècle av. J.-C.), inspirateur de Jean de La Fontaine. Plus près de nous, c'est par son célèbre *La Ferme des animaux* que George Orwell a dénoncé le stalinisme.

Si le monde des fables est stable, celui des mythes abonde en métamorphoses et autres êtres hybrides. Dans la mythologie grecque, les dieux doivent prendre forme humaine ou animale pour apparaître aux hommes, alors que la métamorphose de ces derniers est une punition définitive. Un vaste jeu symbolique qui «propose des énigmes, mais pas de réponses», selon Philippe Borgeaud. D'Ovide à Kafka, les métamorphoses reflètent aussi la peur de l'autre, de l'étranger en soi.

Car l'homme est perplexe devant des forces qui demeurent pour lui mystérieuses: les figures mi-hommes mi-animales reflètent son angoisse face à une frontière entre humanité et animalité perçue comme incertaine. Dans la mythologie grecque, le centaure ou le satyre, mi-chevaux mi-hommes, «mêlent sauvagerie extrême et grande culture», selon M. Borgeaud: parmi les centaures brutaux et sauvages vit ainsi Chiron, grand sage, musicien, éducateur d'Achille et de Jason, qui connaît les plantes et possède des savoirs que les hommes n'ont pas. Quant au dieu Pan, mi-homme mi-chèvre, il a lui aussi un pied dans la nature, l'autre dans la culture.

Ces figures fabuleuses et monstrueuses ont peuplé l'imaginaire religieux jusqu'au Moyen Âge. Les gargouilles perchées sur les églises et cathédrales n'ont rien à voir avec les récits bibliques. Ces «grotesques», animaux étranges, se trouvent dans les marges – celles des cartes géographiques, celles

des cathédrales. «C'est une façon d'entourer la normalité civilisée par une altérité inquiétante, une survivance du paganisme qu'on n'a jamais vraiment quitté», explique Philippe Borgeaud. Ainsi, le Moyen Âge est riche en sorcières, mythes de l'homme sauvage, dragons, monstres imaginaires et autres loups-garous.

UN MONDE DÉMYTHIFIÉ

De nos jours, l'industrialisation de la société a éloigné l'homme du règne animal et la science a contribué à le démythifier. Après la psychologie et la psychanalyse, qui ont expliqué nos pulsions inconscientes, l'émergence de l'éthologie a permis de mieux connaître les animaux, devenus du coup moins effrayants. «On était plus loin des animaux au XIX^e siècle, quand on ne prenait pas leur souffrance en compte, estime l'écrivain français de science-fiction Claude Ecken. On leur prête aujourd'

d'hui des sentiments et une certaine intelligence.» Nathalie Labrousse, philosophe et spécialiste des littératures de l'imaginaire, voit dans le succès du végétarisme «la redécouverte de la proximité avec l'animal, liée à un interdit alimentaire». C'est aussi le retour d'une certaine culpabilité, alors que des espèces sont menacées et que la planète est en danger.

Mais certaines expérimentations scientifiques posent à nouveau la question des limites entre humains et animaux. «Démythifier le monde animal était-il une bonne chose?» s'interroge Lucie Chenu, anthologiste française de science-fiction. «Les mythes créaient des interdits qui permettaient de respecter un certain ordre du monde.» En commençant à démontrer l'interaction nécessaire entre tous les éléments du vivant, la recherche écologique obligera peut-être les humains à repenser le monde entier comme un système.



Qui a peur du loup?

La figure du loup-garou, cet homme qui prend les attributs d'un loup pour traquer ses semblables les nuits de pleine lune, émerge entre le VIII^e et le X^e siècle. Elle naît de la peur du loup, fondée sur des attaques bien réelles – qui ont aussi donné naissance à la légende du monstre du Gévaudan sous l'Ancien Régime. «Le loup-garou est l'une des dernières formes de chamanisme dans le monde chrétien», estime l'historien Michel Porret. Comme les vampires, il est une créature du diable et craint le sacré: on s'en protège notamment avec de l'eau bénite.

«Au XVI^e siècle, le loup-garou symbolise une forme de folie, qui touche des hommes en déficit de masculinité», continue Michel Porret. En psychiatrie, on appelle aujourd'hui «lycanthropie» la monomanie selon laquelle le malade se croit changé en loup. Le loup-garou représente aussi une figure sexuelle, reprise par le cinéma fantastique dès les années 1930.

Depuis la fin du XIX^e siècle, la figure du loup a évolué. L'industrialisation de la société et la confrontation à la barbarie de l'homme ont relativisé le danger. «Le XX^e siècle remet en cause l'image du loup prédateur, le méchant des contes, explique l'auteur de science-fiction Lucie Chenu. On commence à en rire – avec Tex Avery – et à le protéger. Le film *Wolfen* (1981) montre des scènes du point de vue du loup.» L'image d'un loup devenu «bon», qu'on tente aujourd'hui de réintroduire après avoir passé des siècles à vouloir s'en débarrasser, montre «l'évolution de notre relation au monde animal». APD

Fantaisie et science-fiction: le mythe retrouvé

Les animaux des romans et poèmes des siècles derniers restent imprégnés des valeurs et qualités que leur ont attribués les mythes grecs et judéo-chrétiens. Aujourd'hui, ce sont surtout les littératures de l'imaginaire – fantastique, fantaisie et science-fiction – qui sont les plus prompts à réutiliser cette symbolique animale. «On va chercher dans les mythes de quoi alimenter l'imaginaire actuel, explique l'auteur français de science-fiction Claude Ecken. Ceux qui mettent en scène des animaux sont un miroir qui reflète toujours les mêmes relations; les choses ont été posées il y a longtemps.» C'est donc en basant leurs mondes inventés sur des images familières de l'inconscient collectif que fantaisie et science-fiction (SF) traitent de préoccupations contemporaines de façon métaphorique.

Héritière de la mythologie et des contes de fée, la fantaisie met en scène un passé fantasmé, médiéval ou mythologique, qui réutilise beaucoup d'animaux merveilleux – chimères, basilic, centaures, dragons, etc. Pour Nathalie Labrousse, «le succès actuel de cette littérature vient d'un retour de la nostalgie. On cherche à sortir d'un monde froid et à le ré-enchanter.» Professeure de philosophie, codirectrice de l'*Encyclopédie des littératures de l'imaginaire* qui sortira prochainement à l'Atalante et responsable pédagogique du festival les Utopiales, elle a étudié la manière dont le totémisme animal est réutilisé dans la fantaisie et la SF. Idéologie élaborée par l'Occident au XVIII^e siècle plutôt que réalité ethnologique, le totémisme reflète le rêve du bon sauvage selon Rousseau. La fantaisie récupère notamment les classifications du totémisme

clanique: un clan s'identifie à un animal, qui lui sert de symbole pour se définir et se différencier des autres. Comme dans la symbolique chrétienne, les rats ou les serpents¹ sont perçus comme froids, pervers: les clans associés sont dépréciés. «Quand Harry Potter découvre qu'il parle la four-chelanguie, la langue des serpents, il pense qu'il est lié au mal.»

Les animaux de la fantaisie restent par ailleurs associés à leurs caractéristiques anciennes. Le cheval par exemple est perçu comme brutal et utile; il apparaît dans son double aspect de cavalier (qui ne respecte pas la décence) et de chevalier (dressé, décent). Il peut donc être positif, comme le cheval elfique chez Tolkien, ou porteur de cauchemars comme le cheval de nuit d'Anthony Piers – en anglais, «nightmare» signifie littéralement jument de la nuit... Fami-

lier et mystérieux, le chat demeure une créature en lien avec l'invisible, lié au feu, doué de télépathie, associé à la féminité, à la fois ange et démon. Autres avatars du totémisme: les «animaux-garous», où «l'homme n'a pas réussi à demeurer humain dans le lien avec l'animal, explique Nathalie Labrousse. Cela reflète la peur et le désir de l'homme vis-à-vis de son animalité.»

Sur le mode de l'anticipation, la SF reprend ce thème dans ses figures de monstres, extra-terrestres et autres zombies. Cet étranger est plus terrifiant encore s'il est menacé intérieure (*La Chose* ou la série des *Alien*). La SF «pose à sa manière la question de la place de l'animal dans notre société, de la façon dont on détruit la nature, mais aussi de la conscience, de l'intelligence, et de ce qui définit finalement l'humanité», conclut Claude Ecken. APD

Cochons, levez-vous!

Du Moyen Âge jusqu'au siècle des Lumières, les procès d'animaux ont occupé les tribunaux ecclésiastiques et civils. Les huissiers battaient la campagne pour assigner taureaux, vaches, chevaux, porcs, truies, insectes et autres rongeurs à comparaître. Comme ils ne se présentaient jamais devant les tribunaux, ils étaient excommuniés, parfois sommés de quitter le pays. La sévérité du jugement dépendait de l'ordre dans lequel ils étaient montés dans l'Arche de Noé.

Les accusés étaient principalement des animaux domestiques, proches de l'homme et vivant parfois sous le même toit: on jugeait ceux qui avaient tué ou blessé un humain. Leur intention un procès était une manière symbolique de régler les problèmes qu'ils posaient, et de responsabiliser leur propriétaire. «Dans l'Antiquité, on faisait des procès aux choses – à une hache, une poutre, qui avaient tué ou blessé», rappelle l'historien des religions Philippe Borgeaud. Jusqu'au XVII^e siècle, on pensait que, puisque toutes les créatures étaient l'œuvre de Dieu, les animaux avaient aussi une âme, relève Michel Porret, professeur d'histoire à l'université de Genève. «Il pouvait donc y avoir de mauvais animaux, des pêcheurs, qu'il fallait juger et punir.» La question de l'âme et de la responsabilité des ani-

maux suscite alors des débats animés, signe d'une volonté de définir le rapport entre bêtes et humains en l'inscrivant dans un ordre du monde défini par la loi divine.

NETTOYER LA COMMUNAUTÉ DU MAL

A Lausanne, en 1451, on intente un procès contre les vers et les sangsues. «On amène des bocaux de sangsues devant les juges car elles infestaient les eaux douces, raconte Michel Porret. C'est aussi un geste hygiéniste: on détruit les mares où sont les sangsues. Mais comme elles sont des créatures de Dieu, on ne peut pas le faire sans procès.» Ces procès sont ecclésiastiques, rituels, souvent accompagnés de processions d'exorcisme pour se débarrasser des bêtes indésirables – comme dans la baie de Marseille, envahie par des dauphins à la fin du XVII^e siècle. «C'était une réponse à des fléaux qu'on ne comprenait pas vraiment.»

En 1437, à Bâle, un coq est accusé d'avoir pondu un œuf. Il est arrêté et brûlé: par son crime, il a échappé aux lois de Dieu. «On lui prête un caractère satanique: le brûler était une façon de nettoyer la communauté du mal, le rituel du bûcher étant expiatoire. Brûler une sorcière participait du même imaginaire.» Associés par l'Église chrétienne au diable et à la sorcellerie, les chats ont ainsi été vic-

times de massacres entre le XV^e et le XVII^e siècle. Ils ont été tourmentés et torturés de mille façons: jetés du haut des tours, pendus, maçonnés vifs dans les murs des maisons, et très souvent brûlés... Les feux de la Saint-Jean seraient issus de cette sinistre coutume: on capturerait les chats de la ville dans des sacs que l'on jetait dans des bûchers géants.

«On projette alors le mal humain sur les animaux», résume Michel Porret. La relation entre l'homme, la nature et le mal reste peu explorée. Le mal existe-t-il dans la nature? S'il vient de Dieu, un rituel d'expiation est nécessaire. «A la fin du XVII^e siècle, lors de ce qu'on appelle la crise de conscience européenne, on commence à naturaliser le mal: il vient de la nature, qui est imparfaite. Elle devient autonome: les phénomènes naturels ne sont plus perçus comme des manifestations de la colère divine, mais s'expliquent par les lois naturelles.» C'en est alors fini de l'idée de l'intercession maléfique. «On ne pense plus que l'individu – sorcières, animaux – puisse agir directement sur Dieu ou les forces du mal.»

Dès le XVIII^e siècle, on décide que les animaux n'ont pas d'âme, donc pas de responsabilité, et on punit le propriétaire. «La fin des procès envers les animaux est l'un des signes du désenchantement du monde.» APD

¹ Symbole négatif dans la tradition chrétienne, le serpent est positif chez les peuples archaïques: son venin était utilisé pour fabriquer des médicaments et sa mue représentait la résurrection. Un vestige de cette époque a subsisté: un serpent orne toujours le logo des pharmaciens et des médecins.

Photo.
Gargouille de Notre Dame de Paris.
DR.

Pas si bêtes. Avant l'entrée en vigueur, le 1^{er} septembre, de la nouvelle Loi sur la protection des animaux, Le Mag vous propose un été de réflexion sur les relations entre l'humain et l'animal. A samedi prochain!